

La littérature pour la jeunesse. Les premières tentatives

Marie Fradette

Numéro 144, hiver 2007

La littérature québécoise 1940-1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47548ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fradette, M. (2007). La littérature pour la jeunesse. Les premières tentatives. *Québec français*, (144), 57–59.

La littérature pour la jeunesse. Les premières tentatives

MARIE FRADETTE*

La littérature de jeunesse produite avant les années 1940 s'inscrit dans une démarche avant tout nationaliste et éducationnelle. On veut, par les œuvres, inculquer à la jeunesse des valeurs patriotiques et religieuses. Toutefois, les années 1940, 1950 et 1960 vont voir naître de nouveaux auteurs et de nouveaux genres, la science-fiction en tête, propulsant de ce fait le domaine littéraire local au cœur d'une « évolution tranquille ».

Plusieurs facteurs vont favoriser cet essor, notamment la Deuxième Guerre mondiale, pendant laquelle l'approvisionnement en livres étrangers est plus difficile, ce qui incite les auteurs d'ici à produire. Ajoutons à cela le développement des moyens de communication que sont la radio et la télévision qui vont permettre aux auteurs d'être diffusés, d'être vus et entendus. Enfin, mentionnons les mouvements de jeunesse¹ et la laïcisation des idées. Grâce à eux, la nouvelle génération s'ouvre sur le monde, se défait de l'idéologie radicale proposée jusque-là par le clergé et prend peu à peu conscience de l'Autre. Le livre jeunesse est ainsi teinté de cette mouvance tranquille, mais certaine. L'arrivée de Paule Daveluy à la fin des années 1950 et de Monique Corriveau dans les années 1960 laisse pressentir l'avènement d'une littérature répondant de plus en plus aux besoins des jeunes en matière de lecture. C'est surtout l'importance accordée par ces deux auteurs à l'analyse psychologique des personnages qui les distingue de la production existante. Voyons d'abord un portrait de la diversité littéraire produite au cours de cette période transitoire.

Pour une diversité tranquille

Après une période conservatrice dominée surtout par des romans missionnaires, des biographies religieuses et des romans historiques, la littérature

pour la jeunesse produite après la Deuxième Guerre mondiale connaît quelques mouvances. En fait, elle est marquée par deux courants majeurs et paradoxaux, soit le conservatisme déjà existant, qui valorise des valeurs axées sur le collectif (pensons ici à l'entraide, au civisme, à la générosité, etc.), et une ouverture sur le monde qui va permettre aux auteurs de privilégier des valeurs centrées sur l'individu, sur ses besoins, ses épreuves².

Parmi les nouveautés, il faut compter le livre illustré pour les petits au milieu des années 1940. Retenons surtout ici *Ris-tontac* d'Andrée Maillet paru en 1945, et *La famille grenouille*, d'Albert Bolduc, en 1944. La bande dessinée gagne aussi du terrain dans les années 1950 grâce surtout à Maurice Petitdidier, qui publie les « Aventures de Fanchon et Jean-Lou » dans la revue *Petit Héraut*, destinée aux enfants âgés entre 7 et 10 ans. Cette bande dessinée sera produite d'abord et avant tout pour faire concurrence à l'illustré américain, qui continue d'envahir les kiosques et d'être facilement accessible³. Le conte, quant à lui, occupe une place de choix dans la production grâce à la radio et à la télévision qui permettent aux auteurs de se faire connaître. Lucille Desparois, mieux connue sous le nom de Tante Lucille, lit ses contes en ondes de 1948 à 1971. Il faut savoir que ces textes ont été publiés par la suite. Ajoutons à cette diversité le documentaire, qui poursuit tranquillement sa route grâce à des auteurs qui modernisent quelque peu le genre. Par exemple, le Père Louis-Marie fait paraître *Le botaniste amateur* au cours des années 1940. La nouveauté ici est que l'auteur fait des appels au lecteur en proposant une formule interactive. Dans les années 1960, les transformations sociales, comme l'accession des femmes au marché du travail, la jeunesse nombreuse, l'importance accordée au corps et à l'esthétisme



féminin font alors naître des documentaires plus sensibles aux mouvances pressenties. Pensons ici à *L'adolescente veut savoir* de Lionel Gendron (1965), un documentaire portant sur la sexualité.

Malgré la diversité des genres au cours de cette période, le roman occupe toujours une place de choix. Les romans missionnaires, les romans historiques et les romans d'amour de Geneviève de Francheville, Marie-Antoinette Grégoire-Coupal et Reine Malouin, pour ne nommer que celles-là, côtoient alors les romans d'aventures dans lesquels le divertissement est privilégié au didactisme des œuvres déjà existantes. Pensons, par exemple, au roman scout, qui connaît beaucoup de succès au cours des années 1940 et 1950 avec Ambroise Lafortune et Guy Boulizon. Ce type de roman a, en

quelque sorte, démocratisé l'aventure en permettant à des héros ordinaires d'être impliqués dans des situations qui mettent en scène un présent connu et reconnu des lecteurs. Les auteurs de roman d'aventures s'inspirent ou alors se laissent imprégner des transformations sociales qui ont lieu au cours des années 1940-1950 : « Stimulée par les progrès de la science, le développement de l'espionnage [...] et la montée de la criminalité causée, entre autres, par l'urbanisation et par l'intensification du système capitaliste, l'aventure prend différents visages : aventures policières, romans d'espionnage, roman de la nature sauvage, empruntant parfois à deux de ces catégories¹. Il n'est pas étonnant que naisse dans cette mouvance la science-fiction pour la jeunesse. Ce n'est toutefois qu'en 1961 qu'elle fait son apparition avec *Vénus Via Atlantide* de Guy Bouchard. Vient ensuite Suzanne Martel et *Quatre Montréalais en l'an 3000*, réédité d'ailleurs en 1989 sous le titre de *Surréal 3000*. Dans cette foulée, Yves Thériault publie la série « Volpek » (1966-1968) et Maurice Gagnon, la série « Unipax » entre 1965 et 1968. Ces deux séries sont écrites au départ pour faire concurrence à la série française « Bob Morane » d'Henri Vernes. Mais ce qui retient surtout l'attention à partir des années 1950 et 1960, ce sont les romans policiers de Monique Corriveau et les romans psychologiques de Paule Daveluy. C'est d'abord et avant tout le style de l'une et l'audace de l'autre qui permettent de classer ces deux auteures au rang de ceux et celles qui ont marqué la littérature pour la jeunesse.

Daveluy et Corriveau : l'arrivée d'une nouvelle formule...

Paule Daveluy et Monique Corriveau amorcent toutes les deux leur carrière à la fin des années 1950. Le vent de changement pressenti en société, notamment la montée de la culture populaire, les regroupements jeunesse et l'importance accordée à l'adolescence, touchent de plein fouet ces deux auteures qui ont à cœur de rejoindre le lectorat autrement qu'en lui inculquant des valeurs patriotiques. La jeunesse est au cœur de leur œuvre respective, mais, surtout, l'action côtoie les personnages

principaux et ne prend pas le dessus sur la psychologie. Jetons un bref regard sur les œuvres de ces deux auteures-cultes.

Monique Corriveau : un pont entre deux époques

Monique Corriveau fait son apparition sur la scène littéraire jeunesse avec *Le secret de Vanille*, un roman policier paru aux éditions du Pélican en 1959 et destiné aux préadolescents. Par la suite, elle publie *Les jardiniers du hibou* (1963) et *Le maître de Messire* (1965), et enfin la série « Max » (1965-1972). Avant 1980, les auteurs de romans policiers mettent généralement en scène des héros masculins. Avec *Le secret de Vanille*, Corriveau innove en impliquant Marie, héroïne du récit², au cœur de l'action. Parallèlement à ces romans policiers, elle publie des romans axés sur la psychologie des personnages, tels *La petite fille du printemps* (1966), *Le garçon au cerf-volant* (1974) et *Les saisons de la mer* (1975). Son œuvre demeure conservatrice, si l'on s'en tient par exemple à la présence de la famille et surtout à celle de l'autorité paternelle. Car le père demeure une figure d'ordre et de respect et la mère, toute douceur, est là pour prodiguer des conseils aux enfants. Toutefois, là où Corriveau se démarque et apporte un vent de fraîcheur à la production littéraire, c'est dans le choix des thèmes, qui sont beaucoup plus près de l'humain, en particulier de l'adolescent, dans un style bref, concis, qui offre une grande lisibilité, et dans le développement de la psychologie des personnages. Par exemple, Arnaud, le héros du *Garçon au cerf-volant* est orphelin de mère, vit seul avec un père froid et distant. L'action est centrée sur le rapprochement affectif entre ces deux êtres différents. Corriveau parvient ainsi à exploiter la solitude et la peine de deux personnages qui ont besoin d'affection et de chaleur. Le lecteur est amené à adhérer au réel suggéré grâce à une situation vraisemblable. Ces différentes caractéristiques permettent de voir l'œuvre de Corriveau comme celle d'une transition entre le roman conservateur et le roman « moderne³ » des années 1980. Son talent a d'ailleurs été reconnu en son temps alors qu'elle a été la première à recevoir le prix Michelle-Le Normand en 1971 pour l'ensemble de son œuvre.

Paule Daveluy : une avant-garde isolée

Paule Daveluy publie au cours de la même période que Corriveau et est ainsi la précurseure du roman du quotidien⁴ pour adolescents des années 1980. C'est avant tout grâce à des personnages développés sur le plan psychologique et à une audace affirmée qu'elle sort des rangs et se démarque de la production existante au cours des années 1950. Mais c'est aussi et surtout grâce à une vision plus libre de la jeune fille, plus près de l'adolescente réelle, et grâce à une forme narrative novatrice que Daveluy fait sa marque.

Avec « Sylvette » et « Rosanne », deux séries écrites avant tout pour les adolescentes entre 1958 et 1967, Daveluy offre aux lectrices des héroïnes plus dégourdies et plus confiantes que celles de la production pour adolescentes offerte jusque-là. En effet, les romans pour adolescentes publiés jusqu'en 1960 demeurent conservateurs, moralisateurs, et offrent un discours en accord avec celui du clergé de l'époque. Les héroïnes, femmes en devenir, espèrent avant tout un père pour leurs futurs enfants. Leurs préoccupations sont davantage familiales qu'adolescentes. Dans ces romans, un narrateur omniscient prend en charge la narration et, par des commentaires explicites, délimite le bien et le mal en dirigeant adroitement l'héroïne vers la « bonne voie ». Sylvette et Rosanne s'expriment plutôt grâce à une narration autodiégétique, c'est-à-dire un « je » et c'est ce qu'il importe de mentionner ici. Mis à part le cas de Denise Houle⁵, cette forme narrative est nouvelle à l'époque dans le roman du quotidien pour adolescents. Grâce à cette narration, les héroïnes racontent leur histoire, font état des émotions qui les habitent, des différents sentiments qui surviennent au cours des expériences vécues et se rapprochent ainsi du lectorat. Elles se questionnent, réfléchissent, émettent des opinions, formulent des commentaires sur le monde qui les entoure. La présence d'un narrateur à la première personne n'est toutefois pas automatiquement synonyme d'ouverture et d'une représentation vraisemblable de l'adolescente. Par exemple, dans le cas de Denise Houle, l'héroïne souligne bien sûr quelques défauts, mais aspire avant tout à devenir bonne, le narrateur offrant une seule réa-

lité possible et envisageable. Chez Daveluy, c'est la découverte de l'Autre, de la différence, l'observation des nouvelles réalités sociales et des valeurs émergentes (travail de la femme, esthétisme féminin, célibat) évoquées qui offrent un portrait plus juste des réalités ambiantes et qui sont avant-gardistes. À cet effet, le deuxième titre de la série « Rosanne » a été refusé par un éditeur américain, sous prétexte que l'héroïne était trop sensuelle. De plus, les deux séries ont été rééditées au cours des années 1990 chez Québec/Amérique ce qui témoigne de la modernité de l'auteure et de son œuvre.

Il faut dire que Daveluy et Corriveau arrivent dans le paysage littéraire alors que s'amorce un déclin en littérature de jeunesse. En effet, dès 1965, la suppression des prix scolaires¹⁰ met fin à un marché assuré et essoufflé par le fait même le milieu. La création du ministère de l'Éducation et, de surcroît, l'arrivée de laïcs dans les écoles marquent la fin d'un système que le clergé contrôlait jusque-là. Il faut alors attendre 1971, année de la création de Communication-Jeunesse¹¹, pour que le milieu s'organise et encourage la venue de nouveaux auteurs, de nouveaux styles, de nouvelles idées. Daveluy sera d'ailleurs fondatrice de l'organisme. Daveluy et Corriveau arrivaient ainsi comme des phares au cœur d'une période sombre.

Entre 1945 et 1970 la littérature pour la jeunesse se diversifie, s'ouvre timidement, mais sûrement sur le monde. Les auteurs sont de plus en plus sensibles aux nouvelles réalités, notamment à l'urbanisation, à l'importance sentie de la culture de masse (influences musicales, cinématographiques américaines, mode féminine) et aux regroupements de jeunes. Bien que les valeurs et les thématiques mises en scène dans les œuvres demeurent encore souvent conservatrices – que l'on pense ici à la famille, aux valeurs d'entraide et d'altruisme s'y rattachant – on sent que le clergé perd peu à peu de son pouvoir et est tranquillement écarté de la production. Sans pour autant disparaître des œuvres, le didactisme et la morale se présentent différemment, de façon plus subtile, plus ludique, tout comme la mise en scène de personnages héroïques, courageux et nobles, remplacés par des personnages plus

vraisemblables, plus près des réalités de la jeunesse.

Conclusion

Ainsi, la période littéraire qui s'étend de 1945 à 1970 est plutôt animée et diversifiée. La littérature pour la jeunesse se transforme tranquillement et ouvre la voie à une littérature sensible au quotidien des jeunes, à leurs problèmes, leurs envies, leurs peurs, leurs joies. Paule Daveluy et Monique Corriveau demeurent à cet égard des auteures soucieuses d'offrir des œuvres de qualité au jeune lectorat tout en étant sensibles au vécu, au quotidien de la jeunesse de l'époque. Les années qui suivront, notamment la décennie 1970, seront celles de l'expérience, de l'innovation, de la création, bref, de toutes les audaces.

* *Chargée de cours au Département des littératures, Université Laval*

Bibliographie

DI CECCO, Daniela, *Entre femmes et jeunes filles. Le roman pour adolescentes en France et au Québec*, Montréal, Remue-ménage, 2000, 206 p.

FRADETTE, Marie, « De la jambe poilue au nombril percé. Le roman québécois pour adolescentes de 1940 à 2000 ». Thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 2006, 211 f.

---, « Évolution de la figure de l'adolescent dans le roman jeunesse des années 1950 aux années 1990 : étude sociocritique ». Mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 1998, 105 f.

MADORE, Édith, *La littérature pour la jeunesse au Québec*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Express » 1994, 126 p.

Notes

- 1 Terme utilisé par Françoise Lepage pour décrire cette période de production qui précède et chevauche la Révolution tranquille, dans son *Histoire de la littérature pour la jeunesse. Québec et francophonies du Canada*, Orléans, Éditions David, 2000, 826 p [v. p. 269]. Des auteurs ont qualifié cette période d'apogée ou encore ont parlé d'un tournant dans l'histoire de la littérature de jeunesse. Lepage parle, et avec raison, d'une « évolution tranquille » pendant laquelle cette littérature prend de l'assurance et se constitue peu à peu sans connaître une révolution.
- 2 Que l'on pense ici à la Jeunesse ouvrière catholique (JOC), à la Jeunesse plus

catholique (JEC) ou encore à la Jeunesse indépendante catholique (JIC) et à la Jeunesse agricole catholique (JAC).

- 3 Pour en savoir plus sur la production de l'époque, voir Françoise Lepage, *op. cit.* L'auteure offre un portrait des plus complets de la littérature de jeunesse et de ses mouvances.
- 4 Édith Madore, « Constitution de la littérature québécoise pour la jeunesse (1920-1995) ». Thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 1995, 330 f. [v. f. 28]. Ces illustrés contenaient, selon les autorités en place, des héros peu vertueux et susceptibles d'entacher les bonnes âmes.
- 5 Françoise Lepage, *op. cit.*, p. 256.
- 6 Marie est aussi propriétaire de la poupée Vanille, dans laquelle se cache une carte précieuse, objet convoité par des brigands. Il faut savoir que Marie est entourée de plusieurs garçons qui participent à l'action.
- 7 Ce que nous entendons par le terme très général de « moderne » renvoie en fait à un roman axé sur l'adolescent, ses préoccupations, ses envies, ses angoisses. Un roman pensé et créé afin de répondre aux besoins des lecteurs en matière de lecture par opposition à un roman aux visées essentiellement didactiques ou moralisatrices.
- 8 Le roman du quotidien touche au réalisme, c'est-à-dire qu'il crée, comme le mentionne Ingrid Joubert, « l'illusion de la réalité en évoquant un milieu précis, reconnaissable » en plus de présenter, comme c'est le cas dans le roman miroir, un personnage centré sur lui-même qui évolue au cœur d'une situation problématique, qu'elle soit sociale ou familiale. Ce dernier critère est redevable au roman socioréaliste. En fait, plusieurs appellations ont été utilisées pour décrire le roman réaliste des années 1980 (*problem novel* – d'où le roman réaliste pour adolescents tire son origine –, miroir, socioréaliste). Nous regroupons ici les différentes nuances sous le terme plus englobant de roman du quotidien, le quotidien servant de toile de fond aux histoires présentées. Voir « Pour une esthétique du miroir ? », dans *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, vol. 12 (été-automne 1986), p. 251-258.
- 9 *Les confidences de Lucie*, Montréal, Fides, 1959.
- 10 Depuis 1876, la distribution des ouvrages canadiens-français pour la jeunesse était assurée grâce à un système de prix offerts à l'école à la fin de chaque année scolaire.
- 11 Communication-Jeunesse est un organisme qui a pour but de faire connaître et de promouvoir la littérature pour la jeunesse, d'en assurer la promotion, de favoriser la naissance de plusieurs collections et maisons d'édition.